

Cette conception se base sur des références historiques. Exemple de « la grande marche » chinoise et celui de la résistance yougoslave.

La question qui vient à l'esprit est d'abord : a-t-on une connaissance sérieuse des exemples cités, pour en tirer des enseignements ? Quelles formes de luttes principales y-a-t-il eu dans ces cas ? Si « zones franches » il y a eu, « où, quand et comment ? » par rapport à ces formes de luttes principales ?

« Si l'exposé d'un cas historique doit prouver quelque vérité d'ordre général, ce cas doit être développé avec exactitude et minutie sur tous les points qui se rapportent à l'affirmation... De fait, un exemple historique peut étayer les opinions les plus contradictoires ; la traversée des Alpes par Bonaparte (ou, ajouterons-nous par Annibal et ses guerriers Iguechthoulen) peut être soit une merveille de résolution, soit un coup de tête de véritable extravagance. »

Le risque d'extravagance est plus grand quand l'inspiration provient d'une vision cinématographique. Simplifier l'héroïque et complexe guerre populaire des peuples yougoslaves et la réduire à un parachutage de la RAF dans une zone franche, c'est choisir un angle de vision frivole et dangereux. Les idées (les images) fixées tiennent lieu de réflexion.

En Chine comme en Yougoslavie, il y a eu guerre populaire sur l'ensemble du territoire, avec des formes de luttes multiples. Dans le cas de la Chine, comme dans celui de la Yougoslavie, « la zone franche » n'est pas une forme de lutte. C'est une phase de la lutte, phase stratégique ou tactique. Considérons l'exemple de Mao Tsé Toung, il a fondé ses premières zones dans un pays de 20 millions d'habitants. Le double de notre population. Il s'agit de toute autre chose, de la République de Kiang-si, avec son gouvernement, ses institutions révolutionnaires et surtout une armée de 100 000 hommes. Comment aurait-il pu tenir tête aux innombrables avances de Tchang Kai Tchek avec des effectifs de moindre importance. Ne comparons pas l'incomparable, et d'abord il s'agit là d'un conflit interne, d'une révolution intérieure. Il est tout de même utile de souligner quelques aspects essentiels : Mao Tsé Toung en 1930-1931 n'a pas opéré de concentration près de son « douar » d'origine en vue d'une bataille stratégique, d'un engagement militaire. L'effort de concentration est de nature idéologique, politique, économique. La distribution des terres, notamment, et l'ambiance révolutionnaire, lui ont permis, bien sûr, de lever une armée de 100 000 hommes. Malgré ces effectifs considérables, il a refusé d'engager le va-tout pour la défense de sa forteresse rouge. Ce n'est pas qu'il ne pouvait tenir devant le demi-million de mercenaires d'en face. L'enjeu de la guerre, le but de la révolution, c'est la libération de toute la Chine. D'où cette « longue marche » qui n'aurait jamais eu lieu en revanche sans la présence d'une multitude de maquis, tout en contact avec la base principale.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur « les zones de parachutage », de repli momentané des résistants titistes, zones conçues pour des raisons tactiques ou simplement de réorganisation des maquis yougoslaves. Il s'agit de péripéties liées à un contexte interne et international différent. Tito était soutenu par les Alliés. De plus ses ennemis faisaient la guerre sur d'autres fronts plus décisifs.

Ce qui détermine en stratégie le recours à des formes de combat c'est tout un ensemble « d'éléments moraux, physiques, mathématiques, géographiques et stratégiques ».

Telle qu'elle est énoncée, « la zone franche » est un suicide, un abcès de fixation dans la nature, donc idéal, pour l'armée coloniale.

La défense d'une zone libérée suppose l'appui des masses, une armée déjà dotée d'une puissance de feu minimum, des défenses naturelles : forêts vierges, immensités montagneuses, frontières communes avec une puissance amie capable de prendre des risques militaires et diplomatiques afin d'assurer un appui logistique permanent entre autres.